

La délivrance

ME 1881 page 106

La délivrance	1
1. Le besoin de délivrance	1
2.– Signification de ce besoin de délivrance.....	5
3.– Nécessité d'être affranchis de la loi.....	8
4.– Le moyen de délivrance	11
5.– La puissance	17

1. Le besoin de délivrance

Tous ceux qui, jugeant les choses spirituellement, jettent un regard sur la condition actuelle du peuple de Dieu, remarqueront que, malgré la dissémination de l'évangile, l'accroissement des lumières et des connaissances scripturaires, le retour à des vérités perdues de vue depuis des siècles, et aussi malgré l'annonce du retour du Seigneur, l'état général des chrétiens ne répond nullement à ce que ces choses sembleraient impliquer. D'un autre côté, on voit de toutes parts de la faiblesse. Je ne parle pas des progrès croissants et simultanés du ritualisme et de l'incrédulité qui sont évidents, mais qui, tous deux, bien que d'une manière différente, sont des fruits de la négation de la parole de Dieu; je ne parle pas non plus de la mondanité, si manifeste dans les dénominations religieuses qualifiées du nom d'évangéliques. Je me borne à la sphère plus étroite de ceux qui font profession d'avoir la paix avec Dieu, dans la connaissance qu'ils sont justifiés par la foi en notre Seigneur Jésus Christ, et qui, établis dans la grâce, se réjouissent dans l'espérance de la gloire de Dieu. Ce ne serait pas trop d'attendre de ces personnes au moins, qu'elles soient dévouées, et que, croissant continuellement dans la connaissance de la vérité, elles soient sanctifiées par elle en raison de leur connaissance.

Avec quelque sincérité que l'on désire et recherche une vraie marche avec Dieu, elle est impraticable avant que l'on possède la paix. Le caractère moral du christianisme pratique se trouve dans ces paroles: «Afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui, pour eux, est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 15).

Mais comment serait-il possible à quelqu'un pour qui le salut final est encore incertain, de ne pas s'occuper d'assurer ce qui doit être pour lui de la plus haute importance? Peut-il vivre dans ce dévouement absolu à un autre, celui qui a de si grandes raisons de craindre pour lui-même? Et s'il est vrai qu'«il n'y a point de crainte dans l'amour», comme l'apôtre nous l'assure, si l'amour est le principe de toute vraie obéissance, et si c'est par lui que la

foi opère, comment est-il possible d'être délivré de la crainte «qui porte avec elle du tourment»; s'il y a une possibilité réelle d'être finalement rejeté?

C'est là le mal de tout évangile qui n'est pas complet. On laisse les hommes se travailler dans une servitude pire que celle des Egyptiens; dans le but d'opérer une délivrance au-dessus de toute puissance humaine; l'oeuvre de Christ et l'amour de Dieu en lui, dans leur douce et sanctifiante réalité, étant inconnus. Nul doute que, dans cette condition, il n'y ait beaucoup de zèle, sans connaissance, pour la sainteté, car on prend pour y arriver l'accomplissement d'une loi qui est «la puissance du péché», et l'on refuse la grâce de laquelle au contraire il est affirmé que «le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce».

Mais nous avons à suivre l'action subtile de ce principe dans ceux qui ont déjà «la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». En ceux-là on devrait assurément trouver du fruit en sainteté. C'est l'instinct de toute âme vivifiée que de la rechercher. Comment donc se fait-il qu'il y en ait qui professent (et, nous devons le croire, avec vérité) d'avoir la paix avec Dieu, et qui, souvent, en pratique, ne sont guère au-dessus de ceux qui ne professent rien de ce genre? hélas! qui même, fréquemment, semblent faire leur possible pour confirmer la triste pensée de ceux qui identifient le précieux évangile de la grâce de Dieu, avec ce qu'ils nomment «antinomianisme». Pourquoi aussi ceux qui, en réalité, avec la connaissance de la paix, désirent sérieusement savoir ce que c'est que de marcher avec Dieu, manifestent-ils et confessent-ils un manque constant et complet de puissance pour le faire? Pourquoi encore, un si grand nombre qui ont bien commencé et ont marché avec joie, retombent-ils souvent sous la puissance des choses qu'ils avaient abandonnées et mènent-ils une conduite en opposition avec leur profession chrétienne, si même ils ne l'abandonnent pas?

Nous n'avons pas du tout la pensée qu'une seule réponse suffise pour ces différents cas, mais nous croyons que voici le plus souvent ce qui a lieu: ces âmes, quoique ayant connu la paix, n'ont pas connu la délivrance, — délivrance que présente le commencement du chapitre 8 de l'épître aux Romains, et qui ne doit pas être saisie seulement comme doctrine, mais expérimentalement, avant que la vie chrétienne puisse être connue et manifestée dans son vrai caractère.

L'état qui demande la délivrance se trouve décrit dans le chapitre 7 aux Romains, et il est important de l'avoir pleinement saisi avant de considérer ce qui, dans le huitième chapitre, répond à cet état. C'est parce que la délivrance ne peut être atteinte autrement, que les âmes ont à passer, comme elles le font, par cette expérience, bien que les mauvais enseignements puissent la prolonger indûment, et même y ajouter des traits que n'a pas considérés l'écrivain inspiré.

Ainsi il faut remarquer qu'ici toute la question se rapporte à «servir» et «porter du fruit».

«C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du *fruit* pour Dieu» (Romains 7: 4). Et encore: «Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, en sorte que nous *servions* en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillisse de lettre» (verset 6). L'état décrit est donc celui de quelqu'un qui est «charnel, vendu au péché», c'est-à-dire son esclave, et qui, sous cette tyrannie du péché «qui habite» en lui, sous la contrainte d'une «loi de péché et de mort», fait ce qu'il hait. La délivrance dont on jouit finalement correspond à cet état d'esclavage; elle consiste en ce que «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a délivré de la loi du péché et de la mort».

Il n'est donc question ni de justification ni de paix. C'est le sujet traité dans les chapitres précédents. La conclusion à laquelle l'apôtre est arrivé, au chapitre 5: 1, c'est qu'ayant été justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ; il avait déjà auparavant pleinement montré l'impuissance de la loi pour *justifier*. Les chapitres qui nous occupent maintenant ne présentent pas la répétition de ces vérités. C'est une question toute différente et qui vient après. Tandis que la justification n'est pas «sur le principe des oeuvres, afin que personne ne se glorifie», et qu'«à celui qui ne fait pas des oeuvres... sa foi lui est imputée à justice», ici, au contraire, nous lisons: «afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit».

Il est donc clair que le moyen de «marcher» est une chose qu'un homme déjà justifié a besoin d'apprendre; que c'est à celui qui est déjà délivré de la colère et de la condamnation, qu'est encore nécessaire une *autre* délivrance, celle de la loi du péché et de la mort, puissance de mal présente en lui; et que, sans cette délivrance, il reste impuissant, faisant le mal qu'il ne voudrait pas faire, et n'accomplissant pas le bien dans lequel il prend son plaisir.

En soi-même, c'est une chose très importante, et au premier abord très difficile à réaliser. Dans la joie de voir les péchés pardonnés, dans la certitude que la colère de Dieu est passée pour toujours, et dans l'assurance de ce merveilleux amour qui nous a visités et a changé l'ombre de la mort en lumière, il est aisé de penser que c'en est fait de la lutte avec le péché, lorsqu'en réalité elle n'a pas encore commencé. Pourrait-il pécher celui dont la croix de Christ a effacé le passé, qui jouit de la grâce de Dieu dans le présent, et dont l'avenir est la gloire de Dieu? Mais une expérience douloureuse montre bientôt qu'il n'en est point ainsi, et nous sommes conduits à pousser avec désespoir ce cri qui implore une nouvelle délivrance: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?»

Ce que l'apôtre appelle ailleurs (6: 6) «le corps du péché», il le nomme ici «ce corps de mort», et la puissance oppressive de ce corps de péché et de mort est ce qui produit une «loi de péché et de mort dans ses membres». Il expérimente la résistance de la vieille nature qui existe encore, ce qui est appelé «la chair», car c'est dans la chair seule, comme s'il avait perdu le principe spirituel que Dieu lui avait communiqué, que l'homme naturel

est tombé, et comme notre Seigneur le dit: «ce qui est né de la chair est chair», cette nature déchue est transmise de l'un à l'autre.

Dans la chair habite le péché, — je cite simplement les chapitres qui sont devant nous, — et le bien n'y habite pas. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas», de sorte qu'il n'est pas possible de changer son mal en bien. Elle continue à subsister, et elle reste ce qu'elle est, même chez l'enfant de Dieu en qui l'Esprit de Dieu habite, car c'est d'eux qu'il est dit que «la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre» (Galates 5: 17).

Ainsi l'homme du septième chapitre de l'épître aux Romains fait l'expérience de la puissance du mal qui est en lui, bien que converti, mais il a aussi la conscience de quelque chose en lui, qui est contraire à la tendance du péché et de la chair. Et même il s'identifie plutôt avec cette tendance opposée: «Or si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi» (verset 20). Deux fois encore il l'affirme, bien qu'en même temps il ne puisse nier que la chair aussi ne soit lui-même (versets 17, 18).

Mais avec tout cela il maintient que sa volonté est du côté de Dieu et du bien; il prend plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; de son entendement il sert la loi de Dieu, mais il voit dans ses membres une autre loi qui combat contre la loi de son entendement, et qui le rend captif de la loi du péché qui est dans ses membres. Il n'est point indifférent à l'état dans lequel il se trouve, comme le démontre avec évidence son cri: «Misérable homme que je suis! qui me délivrera?» L'état ainsi décrit se distingue nettement de celui dont parle l'apôtre au chapitre 6. Là, en réponse à la question: «Quoi donc! pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce?» il répond: «Qu'ainsi n'advienne! Ne savez-vous pas qu'à quiconque vous vous livrez vous-mêmes comme esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice?» Ici nous avons le cas d'un homme libre (ou de quelqu'un qui prend cette position), cédant volontairement au péché; dans le chapitre 7, c'est un homme forcé de le servir *malgré lui*. Ces deux états sont entièrement différents. Si le libre choix de l'homme (du chapitre 6) est de servir le péché, c'est bien: il en recevra les gages; mais l'autre (l'homme du chapitre 7), quoique charnel, ne choisit pas de le servir le péché, quoiqu'il le fasse. La volonté est bonne, mais le pouvoir manque.

Quelle terrible chose n'est-ce donc pas pour une âme qui professe d'avoir la paix avec Dieu, et qui n'a pas encore été exercée touchant le mal qui est en elle, ou touchant le mal dans lequel elle peut être! Que ceux qui se trouvent dans cet état pèsent le solennel avertissement de l'apôtre: «A quiconque vous vous livrez vous-mêmes comme esclaves pour obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez». Et rappelons-nous aussi que le péché, aux yeux de Dieu, n'est pas mesuré par la simple conscience naturelle qui peut être plus ou moins obscurcie ou cautérisée, ni par les habitudes de la société, même de ceux qui professent être chrétiens, mais uniquement par les préceptes de la parole de Dieu. C'est

le jugement de Dieu sur les choses qui seul est digne de confiance, quelque peu que nous sachions apprécier ce qu'il appelle mal, ou quelle que soit l'idée que s'en fassent nos semblables.

Mais céder volontairement au péché n'est pas la question traitée dans le chapitre 7 des Romains. Il ne s'agit pas d'une personne dont l'âme n'est pas exercée, mais de quelqu'un qui approuve le bien, qui y prend plaisir, et qui ne peut l'accomplir. Pour de telles âmes, quelque impossible que cela leur paraisse, la délivrance est possible, et le chemin nous en est indiqué dans les chapitres qui sont devant nous. En effet, comment serait-il possible que Celui qui a donné son Fils pour nous racheter de la colère et de la condamnation, nous laissât sans ressource sous la domination du péché? Comment la grâce qui est suffisante pour amener un homme dans le ciel, ne serait-elle pas capable de le garder, durant le chemin, de ce qui est pour lui un tourment et pour Dieu un déshonneur? Prenons garde de nous imaginer que Dieu puisse consentir à ce que le mal triomphe ainsi du bien qu'il veut. Cela ne saurait être. Ce serait répéter ce cri d'autrefois: «Nous avons été délivrés pour commettre toutes ces abominations». Ce serait moins encore à notre honte qu'à celle de Dieu, qui aurait manqué à manifester sa puissance pour remplir les désirs formés par l'Esprit dans le coeur de son peuple. L'Ecriture, du moins, n'est en rien responsable d'une telle pensée. Et c'est ce que nous allons examiner, en même temps que nous rechercherons la signification de cet état dont nous avons parlé, comme se montrant dans une personne convertie et justifiée.

2.– Signification de ce besoin de délivrance

Une «loi de péché dans les membres» n'est pas ce qui est propre au chrétien, comme nous l'avons vu. Si d'un côté l'apôtre Jean déclare que: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous», il dit aussi: «Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché», il le suppose, mais ce n'est pas normal. Ailleurs il écrit: «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui et il ne *peut* pécher, parce qu'il est né de Dieu». Le sens de ces paroles n'est pas qu'un croyant ne peut pas commettre *un* péché, ce serait contredit et par l'Ecriture et par l'expérience, mais qu'il ne peut pas le *pratiquer*, ou pécher comme il le faisait auparavant. Et en maints autres endroits, cela est affirmé. «Quiconque demeure en lui, ne pêche pas; quiconque pêche, ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu. Enfants, que personne ne vous égare: celui qui pratique la justice est juste, comme lui est juste. Celui qui pratique le péché est du diable».

Ces paroles ont été détournées de leur vrai sens. On a voulu leur faire contredire le fait que l'expérience décrite au chapitre 7 des Romains, soit celle d'un enfant de Dieu, et ainsi soutenir l'erreur manifeste qu'un homme, dans son état naturel, peut «de l'entendement servir la loi de Dieu», comme y prenant plaisir. Mais cela est tout à fait contraire à cette affirmation de l'apôtre que: «la pensée de la chair est inimitié contre Dieu;

car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le *peut* pas. Et ceux qui sont dans la chair, ne peuvent plaire à Dieu» (Romains 8: 7, 8).

Dans le chapitre 7, nous voyons l'entendement soumis à la loi de Dieu, comme la pensée de la chair, ou de quelqu'un qui est dans la chair, ne le peut être. Ainsi, il est clair que l'homme qui passe par cette expérience avec une volonté droite, mais une parfaite impuissance d'accomplir ce qu'il voudrait, est converti et est un enfant de Dieu. Et cette délivrance décrite au commencement du chapitre 8, par laquelle on est libéré de la loi du péché, et en vertu de laquelle la justice de Dieu est accomplie en celui qui ne marche pas selon la chair, mais selon l'Esprit, cette délivrance est envisagée comme étant déjà la portion bénie de ceux à qui l'apôtre Jean s'adresse dans son épître comme étant des croyants.

Ainsi ce qui leur appartient est une chose qui se trouve au commencement même de la vraie course chrétienne. En effet, comment quelqu'un qui est impuissant à faire les choses qu'il voudrait, qui est charnel et l'esclave du péché, pourrait-il être qualifié pour marcher avec Dieu ou pour le glorifier? Et cependant bien des enfants de Dieu, hélas! pendant nombre d'années, ignorent la vérité qui les affranchirait. Car c'est la vérité et elle seule qui affranchit (Jean 8: 32). Mais c'est la vérité saisie par une âme qui a la conscience de ses besoins et de son état de servitude; et qui soupire après la délivrance. C'est seulement quand ce cri a été arraché du fond de l'âme: «Misérable homme que je suis! Qui me délivrera?» que vient la réponse: «Je rends grâces à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur!» C'est du mal que nous avons reconnu par expérience être en nous que nous sommes délivrés, mais pour cela il faut que, d'une manière ou d'une autre, *nous passions par cette expérience*.

Mais ce n'est pas encore l'explication du besoin. Car pourquoi la connaissance de la paix avec Dieu et la délivrance pratique de la puissance du péché n'iraient-elles pas ensemble? Dans l'épître aux Romains, il est évident que ce sont deux questions traitées séparément et qui trouvent leur réponse l'une après l'autre. C'est ce que confirme l'expérience ordinaire des croyants, si même il ne faut pas ajouter que l'une des réponses vient *longtemps* après l'autre. Je suis persuadé qu'en fait la délivrance est la grande chose qui manque au plus grand nombre de ceux mêmes qui ont la paix avec Dieu. Leur vie, s'ils voulaient se l'avouer à eux - mêmes, se compose de vains desseins et de résolutions sans effet, si même ils ne sont pas tombés dans l'état plus dangereux d'être à moitié satisfaits du mal, auquel il ne leur semble voir aucun moyen d'échapper. Comment donc y aurait-il dans de telles personnes le moindre besoin d'une semblable expérience?

Nous serons grandement aidés dans notre recherche actuelle, en considérant la manière dont nous sommes arrivés à la jouissance pratique de la paix avec Dieu, si du moins nous la possédons. Combien longtemps dure souvent cette lutte ou «travail», comme on l'appelle, avant que l'on saisisse ce qui a déjà été accompli pour nous, qui nous a été si pleinement annoncé et que nous avons été si cordialement pressés de recevoir. Le caractère de ce travail est tout à fait évident au moins pour ceux qui y ont passé. C'est la

lutte pour maintenir ou pour produire de notre propre fonds, bien qu'avec l'aide de Dieu sans doute, quelque justice qui nous procure la paix ou la justification. Au lieu de nous soumettre à la justice de Dieu devant laquelle «nos justices», «toutes nos justices» sont comme «le linge le plus souillé», nous cherchons à sauver quelque chose de cette absolue condamnation et à être reçus comme n'étant pas «perdus», dans la pleine signification de ce mot. Nous essayons (et c'est ce qui est souvent *enseigné*) de trouver un ferme terrain pour la foi dans l'assurance de notre état de *sainteté*, et non de notre état de *péché*, comme si ce n'était pas justement à des *pécheurs* d'avoir la plus entière confiance en Celui qui se nomme le Sauveur des pécheurs.

Et c'est ainsi que nous n'atteignons pas ce après quoi nous soupirons si ardemment. L'assurance du pharisien, qui provenait de la satisfaction de soi-même, et le portait à dire: «O Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes», est une chose que Dieu ne peut reconnaître en aucune manière. La paix fondée sur l'évidence de quelque chose que nous trouverions en nous-mêmes, la paix obtenue par notre propre oeuvre ou par quelque effort dans lequel nous pourrions nous complaire, ne saurait être identifiée avec «la paix avec Dieu *par notre Seigneur Jésus Christ*».

Nous avons à apprendre la même leçon relativement à la sainteté et au fait de porter du fruit. On confond la sainteté que Dieu requiert de son peuple, avec le *sentiment* que l'on en a pour soi-même, et qui est la destruction de la sainteté. A celui dont il rendait ce témoignage: «Toi à qui rien ne manque, plein de sagesse et parfait en beauté», Dieu eut à dire: «Ton coeur s'est élevé à cause de ta beauté; tu as perdu ta sagesse à cause de ton éclat» (Ezéchiel 28: 12, 17). Le Seigneur ne conduit pas les siens dans un sentier aussi dangereux. Il ne peut nous livrer à cette périlleuse contemplation de nous-mêmes. Christ nous a été fait de sa part notre sainteté aussi bien que notre justice (1 Corinthiens 1: 30), et le chemin de la sainteté, c'est d'être occupé de Christ et de Christ seul. C'est seulement quand «nous tous, nous contemplons, à face découverte, la gloire *du Seigneur*, que nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18).

Nous aurons bientôt à considérer plus en détail comment nous sommes rendus capables de le faire. C'est sur le fait lui-même que je voudrais insister ici. La sanctification ne repose pas moins que la justification sur le principe de la foi. La sainteté, pas plus que la justice, ne s'acquiert par de propres efforts. C'est la foi qui purifie le coeur, c'est la foi qui est opérante par l'amour, c'est la foi qui fait tout, parce que c'est *Christ* qui le fait, et la foi est ce qui s'attache à Christ pour toute chose. Le moi n'est jamais son objet, mais Christ seul. L'âme éprise de la beauté de Christ est celle qui, tout en apprenant en réalité à être sainte, voit en même temps son propre néant et combien peu elle ressemble à Christ.

Le besoin que nous avons de faire l'expérience décrite en Romains 7, c'est-à-dire de ce que nous sommes nous-mêmes, est le besoin d'apprendre pratiquement à demeurer constamment en Christ, à l'accepter pour notre vie pratique aussi bien que pour notre position. Et nous avons à voir — découverte étrange — qu'un *moi* pieux et bien intentionné

peut être un obstacle et doit être mis de côté, afin que Christ ait la place qu'il doit nécessairement avoir pour tous les siens. «Je *ne vis plus moi*, mais Christ vit en moi», dit l'apôtre (Galates 2: 20). C'est tout autre chose de dire: «*Christ vit en moi*», que de dire: «Christ est ma vie». C'est (pour la foi) une substitution pratique de Christ pour le saint sur la terre, aussi réelle que sa substitution pour le pécheur sur la croix. Dans sa mort, il a été le substitut du pécheur; dans sa vie, il est celui du saint. Ceci peut encore être une énigme pour le lecteur. J'espère qu'elle s'éclaircira à mesure que nous avancerons.

«Nous sommes la circoncision», dit encore l'apôtre, «nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus, et qui *n'avons pas confiance en la chair*» (Philippiens 3: 3). Cela ne semble rien d'extraordinaire. Nous pensons, c'est bien vrai, que l'on ne peut avoir confiance en *la chair*; mais si nous sommes nés de nouveau, il y a certainement en nous plus que la chair. La nouvelle nature ne compte-t-elle donc pour rien? Est-ce que tout n'est que corruption dans un enfant de Dieu, comme dans un enfant du diable? Il y a en moi de bons désirs, j'en suis sûr; ne doit-il pas y avoir de bons fruits? Dieu ne nous l'enjoint-il pas? Ne dois-je pas les produire?

Certainement Dieu nous l'enjoint; et nous devons les produire. Mais le fruit est pour l'oeil et le goût du Maître, non pour les nôtres; notre lumière doit briller pour les autres, non pour nous-mêmes, et quant à cette nouvelle nature, que nous avons comme enfants de Dieu, *son* principe est la foi, et ce qu'elle connaît, c'est que «Christ est tout» (Colossiens 3: 16). La foi, l'espérance, l'amour, — ce qui constitue tout le caractère chrétien, — sont comme ces vrilles qui attachent les sarments de la vigne de Dieu autre part qu'à eux-mêmes; si elles s'entrelacent ensemble; sans point d'appui, le tout tombe dans la poussière; ce n'est plus qu'une ruine.

Ainsi n'avoir «pas de confiance en la chair» signifie n'avoir pas du tout de confiance en soi, et quand un chrétien pousse ce cri de désespoir: «Misérable homme que je suis! Qui me délivrera?» c'est justement alors que prend fin cette propre confiance, et c'est ce qui est absolument nécessaire pour une marche chrétienne. Nous avons maintenant à considérer la portée de la loi sur tout ceci, avant de pouvoir bien comprendre la délivrance elle-même.

3.— Nécessité d'être affranchis de la loi

Dans l'exposé doctrinal qui se trouve au commencement du chapitre 7 de l'épître aux Romains, nous voyons le besoin que nous avons d'être délivrés de la loi, en même temps que le fait de la délivrance. Déjà, dans le chapitre 6, on lit ces paroles: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes point sous la loi, mais sous la grâce» (verset 14). Au commencement du chapitre 7, il est encore plus fortement affirmé que «vous avez été mis à mort à la loi par le corps du Christ... afin que nous portions du fruit à Dieu», et plus loin: «Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre» (versets 4, 6).

Quelque étrange que puisse sembler cette doctrine (et l'apôtre admet que cela est étrange), là où la loi dont il est question est la loi *de Dieu* «sainte et juste et bonne», elle est en pleine harmonie avec le langage que tient l'Écriture en d'autres endroits. «La puissance du péché, c'est la loi». «Pourquoi donc la loi? Elle a été ajoutée à cause des transgressions» (Galates 3: 19), c'est-à-dire non pour les éviter, mais pour montrer le mal en faisant ressortir les transgressions. Dans le chapitre 7 aux Romains, l'apôtre nous fait voir cela manifesté dans l'expérience. «Or moi, étant autrefois sans loi, je vivais; mais le commandement étant venu», qu'est-il arrivé? «le péché a repris vie, et moi je mourus; et le commandement qui était pour la vie, a été trouvé lui-même, pour moi, pour la mort». Examinons maintenant ce problème encore si obscur pour plusieurs, même dans ce temps présent.

Christ est mort «au temps convenable», non seulement «pour des impies», mais «alors que nous étions encore sans force» (Romains 5: 6).

Il était nécessaire de montrer l'état de l'homme et ses besoins, avant de faire connaître ce qui y répondait. «Impie», et impuissant pour le bien, tel il était, et après de longues années d'épreuves, il était «encore» tel.

La loi était un des moyens établis de Dieu pour manifester cet état. Elle avait évidemment pour objet d'éprouver l'homme, et le résultat de cette longue et patiente épreuve, fut la déclaration: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul,... il n'y en a aucun qui exerce la bonté, non pas même un seul». C'était là son effet indiqué et prévu: «Nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu».

Pour cet effet, il est évident que rien ne devait manquer à *la loi elle-même*, pour que l'épreuve fut claire et complète. Et en effet rien ne *manquait*. Tandis que la loi elle-même montrait le droit évident de Dieu à exiger la justice, elle était accompagnée de tout ce qui pouvait engager l'homme à l'obéissance et le détourner de la transgression. Délivrés d'un cruel esclavage, d'une manière qui manifestait la puissance et la bonté de leur libérateur, les terribles jugements qui amenaient leur délivrance, bien que frappant leurs ennemis, avertissaient en même temps les Israélites de ne pas se jouer de sa bonté. Les signes visibles de la déité étaient devant leurs yeux, la voix de Jéhovah retentissait à leurs oreilles.

S'ils obéissaient, la terre pour eux devait être comme un nouveau paradis; tandis que leur désobéissance devait détruire tout leur bonheur pour le temps aussi bien que pour l'éternité. C'était au cœur et à la conscience, à l'oeil et à l'oreille, à l'homme tout entier dans ses circonstances et ses relations, que Dieu s'adressait. La voix encourageante de la miséricorde se faisait aussi entendre; elle proclamait, même au méchant, que, s'il se détournait de sa méchanceté et qu'il fit ce qui était juste et droit, «il ferait vivre son âme».

Tout manqua complètement; tout manqua, car la loi «était faible par la chair», par la nature corrompue de l'homme, qui ne saurait être gagnée par la bonté de la loi, ni tenue en bride par sa sainteté, tandis que cette sainteté ne peut se départir de ses exigences, à

laisser de côté la pénalité attachée à la désobéissance. Si bonne que soit la loi, «les passions des péchés» sont «par la loi». «Le péché», dit l'apôtre, «ayant trouvé une occasion par le commandement, me séduisit, et par lui me tua». Et cela était l'effet prévu et désigné d'avance: «le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché devint par le commandement excessivement pêcheur».

Ainsi, montrer le péché, le dévoiler dans son action la plus intime et la plus profonde, le manifester dans toute sa laideur et sa culpabilité, en le faisant voir provoqué et excité par la présence même du bien, tel était le but et l'objet de la loi.

L'apôtre montre aussi comment la loi a excité le péché: «Je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi, car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: «Tu ne convoiteras point». Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toutes les convoitises». Ici se trouve touchée la chose même qui révèle la séparation de l'homme d'avec Dieu. «La convoitise», voilà ce qui manifeste un coeur qui ne se soumet pas à Dieu. «La corruption qui est dans le monde» est «par la convoitise» ([2 Pierre 1: 4](#)). Si nous n'avions pas perdu le sentiment de la sagesse et de l'amour de Dieu; si nous croyions à une *bonté* absolue assise sur un trône de toute-puissance, et au Seigneur du ciel et de la terre comme étant notre Père, le coeur pourrait-il demander davantage, quelles que fussent les circonstances? comment ne jouirait-il pas d'un repos et d'un contentement parfaits?

La loi doit donc nécessairement défendre «la convoitise», comme étant le trait caractéristique de la condition de l'homme, comme l'expression de l'incrédulité et de l'inimitié qui est «la pensée de la chair». Elle doit la défendre, — mais quoi! La *convoitise* est là, et nulle défense ne saurait l'extirper; aucune loi ne l'améliorera. La chair reste même dans l'enfant de Dieu, et, comme toujours, opposée à Dieu. «La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre» (Galates 5: 17).

De plus, la loi n'est pas seulement impuissante à changer la chair; ses défenses ne font qu'irriter et exciter l'inimitié contre Dieu qui est la «pensée de la chair», et qui se révolte contre les injonctions et les prohibitions de la loi. «Les passions» des péchés sont ainsi «par la loi», bien que le péché, dont l'activité est maintenant excitée, fût déjà là auparavant. La loi ne fait que le dévoiler, et le manifeste comme une «transgression» du commandement divin; le péché, par le commandement, devient excessivement pêcheur. Mais aussi, c'est ainsi que la loi est la puissance du péché et non de la sainteté. Sa perfection même, en vue du dessein pour lequel Dieu l'a donnée, rendait cela nécessaire.

La loi me révèle ainsi le mal jusque dans les plus secrets replis du coeur. Elle me l'apprend expérimentalement, en me plaçant sous la responsabilité de *n'être pas ce que je suis*. Elle m'occupe de moi-même et du mal, chose très profitable assurément, jusqu'à ce que j'aie appris toute l'étendue de ce mal. Je suis enseigné pratiquement à savoir «qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». Avec une volonté droite, je ne puis

accomplir ce que je veux. Je pourrais bien alléguer que ce n'est pas moi qui fais le mal, que «c'est le péché qui habite en moi», mais ce n'est pas là la délivrance. Cela ne peut que me faire pousser avec plus de force le cri: «Misérable homme que je suis!»

Nous occuper de nous-mêmes est l'effet nécessaire d'être d'une manière consciente sous la loi. La foi dit: «*Tu feras, tu ne feras pas*», et nous répondons: *Je, je, je*. Dans l'expérience présentée dans le chapitre 7 aux Romains, les mots *je* et *moi* se trouvent répétés environ trente-cinq fois. Ce qu'il y a de bon dans cette expérience c'est la pleine découverte du mal, et la désespérance complète de soi par laquelle elle se termine.

S'occuper de soi-même n'est jamais la sainteté. Dieu ne se propose jamais de me mettre en état de lui rendre grâce, avec le pharisien, pour le bien que je trouverais en moi. L'humilité qui aurait conscience d'elle-même serait par là même détruite. Si je m'occupe de moi, Dieu me fera trouver dans cette chair incorrigible, qui ne peut être améliorée, ce sur quoi mon cœur peut être brisé, mais jamais changé. C'est un sable mouvant sur lequel tout ce que je construis s'écroule, un marais impropre à toute culture, et Dieu, dans sa souveraineté sur le mal, emploie cette expérience que je fais, pour me sevrer de toute confiance et de toute complaisance en moi-même, et me rejeter, dépourvu de toute ressource, sur lui-même. Mais alors il deviendra évident que, pour porter un fruit réel pour Dieu, je dois être «délié de la loi». C'est là l'enseignement tout à fait clair de l'épître aux Romains; et l'expérience donnée en détail par l'apôtre et familière à tant d'âmes, telle qu'elle est décrite ici, le confirme abondamment.

Mais ai-je le droit d'abandonner cette lutte? de cesser ces efforts? Ne serait-ce pas le moyen de glisser dans l'indifférence plutôt que de vaincre le mal qui se trouve en moi? Dois-je me résigner à mon impuissance, et comment cela peut-il être pour moi le chemin de la puissance? Ce sont là des questions qu'en vain la raison humaine chercherait à résoudre. Mais Dieu leur a donné une réponse, et nous allons voir que la parole de l'apôtre s'applique ici dans toute sa plénitude, que «l'évangile est la puissance de Dieu en salut à quiconque croit».

4.– Le moyen de délivrance

Nous avons maintenant à examiner les versets qui parlent de la délivrance elle-même. Mais, avant d'entrer dans le sujet, je désire faire deux remarques.

La première est que nous avons toute liberté de ne point nous arrêter à la division en chapitres qui n'est partout qu'une oeuvre d'homme, mais qui ici en particulier nuit beaucoup à la claire intelligence de la question de la délivrance. En effet, si nous la terminons avec la fin du chapitre 7, nous verrons qu'il n'y a point de délivrance. Car bien que le cri: «Misérable homme que je suis!» soit suivi des paroles: «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur», cependant la seule explication qui semble suivre est que, de l'entendement il sert la loi de Dieu, et de la chair, la loi du péché; or c'est là justement

l'ancienne difficulté, et non pas la délivrance, ni le chemin de la délivrance. Pour cela, il faut entrer dans le huitième chapitre.

La seconde remarque est que nous devons laisser tout à fait de côté la fin du premier verset que l'on trouve dans les versions ordinaires.

Tous ceux qui se sont occupés du texte sacré, quelle que soit d'ailleurs leur manière de voir, sont d'accord pour regarder les mots: «qui marchent, non pas selon la chair, mais selon l'esprit», comme une interpolation évidente que rien ne justifie, et comme une transposition du quatrième verset où ces paroles sont parfaitement à leur place. Si elles se trouvaient au premier verset, et cela paraît encore mieux dans l'original, elles rendraient le fait qu'il n'y a «maintenant aucune condamnation» dépendant d'une certaine marche qui en serait la condition. Or cela détruirait effectivement le raisonnement de l'apôtre, comme nous pouvons déjà le voir. Ce serait une pauvre consolation pour quelqu'un qui gémit de son impuissance à faire les choses qu'il voudrait, que de lui dire que sa délivrance de la condamnation dépend néanmoins de ce qu'il fasse ces choses. Et ce serait, en même temps, la négation complète de ce qui a déjà été si positivement établi dans les chapitres précédents, savoir que nous sommes justifiés par la foi, sans oeuvres de loi. Mais une considération plus détaillée du passage éclaircira la difficulté qui pourrait subsister.

L'homme lui-même répond donc immédiatement, par une explosion d'actions de grâce, au cri qu'il a poussé dans l'angoisse causée par la découverte de sa condition. Voyant qu'il ne peut se délivrer lui-même, et Dieu ne lui donnant aucun secours dans la direction vers laquelle il regardait, son cri est presque un gémissement de désespoir: «Misérable homme que je suis! *Qui me délivrera* de ce corps de mort?» Je l'appelle une *mort*, parce que pour l'homme la mort est une chose sans espoir, et aussi parce que c'est la séparation d'avec Dieu, vers lequel son coeur est tourné. Et, en effet, comment Dieu pourrait-il être avec lui, aussi longtemps que le péché a puissance sur lui, et que lui n'en a aucune? Ce n'est point une question de justification; bien que ceux qui sont dans cette position puissent la considérer ainsi, ce n'est pas ici la pensée de l'apôtre. Pour lui ce point est déjà établi; il ne veut pas le traiter de nouveau. Mais il est possible que Dieu soit pour nous sans pouvoir être avec nous, et c'est là ce qui peut bien faire pousser à quelqu'un qui est dans cette condition un cri partant d'un «corps de mort». La pensée de la chair est la *mort*.

Mais ce n'est pas exactement à Dieu que le cri s'adresse: L'incrédulité agit, hélas! mais en même temps il y a aussi un réel désespoir de soi, et c'est à cela que Dieu, à travers tout, voulait conduire l'âme, bien qu'elle pût n'en avoir pas conscience. L'homme dont il s'agit ici, justifié et né de nouveau, avait à en venir à ceci, qu'il n'y a point de puissance en lui. Une nouvelle nature n'est pas la puissance. La volonté est bonne et celui qui est dans cet état trouve sa marche très mauvaise. Ah! il n'y a pas de brisement de coeur plus douloureux que de trouver que, quand «je prends *plaisir* à la loi de Dieu selon l'homme intérieur... je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend captif de la loi du péché qui existe dans mes membres».

Mais, ce point étant gagné, la délivrance est à la porte. «Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ, notre Seigneur». La première parole qui sort de la bouche d'un homme délivré est la louange, et fait entendre un nom qui n'avait pas été prononcé pendant tout le cours de l'expérience précédente. Le regard se détourne de soi-même et se porte sur Christ. La destruction de toute espérance et de toute satisfaction provenant de soi-même, laisse l'âme libre de retourner à l'obéissance de Christ. La délivrance est venue par Celui qui, maintenant plus que jamais, est «le Seigneur». Mais comment est-elle venue? Sous quelle forme? Est-ce par une puissance soudainement répandue d'en haut, donnant de la vigueur à l'âme paralysée, et la rendant capable d'accomplir les choses jusqu'alors impossibles? Non: cette pensée est contredite par les paroles qui suivent. Mais voici comment la délivrance arrive. Une parole a atteint l'âme; c'est une nouvelle révélation qui montre la folie et la complète inutilité de la lutte passée, et qui y met fin pour toujours. «Ainsi donc, moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché. Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus; car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort».

Voilà l'explication de la délivrance. Celui qui parle, décrit d'abord la condition dans laquelle il se trouve encore, quand la délivrance vient; ensuite il donne la parole de délivrance qui est venue à lui, savoir qu'en même temps, il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus. Ensuite il montre que cette loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, l'a, de fait, délivré de la loi du péché.

Examinons en détail chacun de ces points, afin que, par la grâce de Dieu, nous ayons une pleine certitude d'intelligence touchant cette vérité tout entière, bien que l'Esprit de Dieu seul puisse la rendre efficace en nos âmes.

En premier lieu, les paroles qui terminent le chapitre 7: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement je sers la loi de Dieu, mais de la chair, la loi du péché», ne sont pas une description de l'état qui suit la délivrance, mais de celui auquel la délivrance s'applique, et dans lequel se trouve celui qui parle. C'est ce que montrent les deux parties de la phrase: le fait qu'il sert encore la loi de *Dieu*, et le fait qu'il sert encore la loi du *péché*.

En effet, servir la loi de Dieu n'est pas être «délié de la loi», ni «mort à la loi» (7: 6, 4), et, ainsi que l'apôtre nous l'a dit, c'est ce qu'il nous faut être, «afin que nous portions du fruit à Dieu». Et de plus, servir la loi du péché montre que le péché est encore une *loi* pour nous et que nous ne sommes pas délivrés. Il est vrai que celui qui parle appuie sur le fait que c'est *lui-même* qui est du côté de Dieu et du bien: «*moi-même*», dit-il, «*je sers*», mais cela ne fait que montrer avec plus d'évidence que la condition dans laquelle, en dépit de «*lui-même*», il sert la loi du péché, n'est autre qu'un esclavage.

La question, posée auparavant, peut se soulever de nouveau: La loi est-elle péché, que vous les confondiez ainsi ensemble? Mais l'apôtre, qui avait déjà posé la question, y a aussi répondu. «La loi n'est *pas* péché; elle est sainte, juste et bonne». Mais, bien qu'elle ne soit pas péché, elle est «la puissance du péché» (1 Corinthiens 15: 56); nous avons vu comment

elle l'est, et doit nécessairement l'être. La vérité de la délivrance ne peut pas être comprise, à moins que nous ne soyons pleinement convaincus de ce fait fondamental et qu'il ne soit bien établi dans nos âmes.

La parole de délivrance vient immédiatement après: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ne présumons pas trop vite que nous connaissons cela, parce que nous connaissons la justification, quoique ce soit la justification, mais avec une puissance particulière et une application spéciale qui en fait en quelque sorte une chose nouvelle pour l'âme. Nous devons l'envisager de cette manière et en regarder l'application dans le cas placé devant nous.

Ceux qui sont «dans le Christ Jésus». Que disent ces paroles? Evidemment elles sont une définition de tous les chrétiens, et elles les montrent comme identifiés avec Celui qui, comme homme, est entré en la présence de Dieu pour des hommes, lui, leur représentant. Pour comprendre cette place où nous sommes en lui, il est absolument nécessaire de reconnaître pleinement ce fait merveilleux, trop peu saisi par ceux qui ont droit à toutes les bénédictions qu'il renferme pour leurs âmes, c'est que Christ est aussi réellement *homme* dans la gloire de Dieu, que lorsque, sur la terre, il avait faim et soif, qu'il pleurait, qu'il versait son sang et mourait sur la croix. Si, en remontant vers Dieu, ce n'avait pas été dans une réelle humanité, nous ne pourrions être «en lui», comme notre représentant; ni être aux yeux de Dieu «comme il est, lui», s'il était *seulement* le Fils unique de toute éternité dans le sein du Père. C'est *l'homme* qui a souffert pour l'homme, qui est mort pour lui, qui a été vivifié et ressuscité d'entre les morts, et qui est monté au ciel. C'est comme homme qu'il nous a acquis la gloire dans laquelle nous entrerons, qu'il nous a préparé une place dans la maison du Père, en présentant à Dieu ce sang précieux et efficace, avec lequel il a traversé les cieux (Hébreux 4 et 9).

«En Christ» exprime donc une complète identification. Après nous avoir représenté sur la croix, sa résurrection a été la déclaration par laquelle Dieu proclamait qu'il avait accepté notre représentant dans la place qu'il avait prise et l'oeuvre qu'il avait accomplie. Nous sommes tenus, et nous avons à nous tenir nous-mêmes devant Dieu, comme morts, ensevelis, vivifiés et ressuscités avec lui, et assis en lui dans les lieux célestes. Le bon plaisir de Dieu en nous est son immuable bon plaisir en lui. C'est pourquoi le Seigneur nous dit: «Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19).

Comment pourrait-il y avoir le moindre doute quant à la parfaite sécurité du croyant, si cela était réalisé dans l'âme? Ce serait impossible. Peut-il changer, lui, Christ? Ou bien Dieu peut-il lui dire: «Je ne puis plus t'accepter comme représentant de ce peuple?» Ou encore, s'il est devant Dieu pour eux, est-ce encore un temps d'épreuve? Son oeuvre est-elle complètement achevée ou encore à faire?

Béni soit Dieu! elle est achevée. Christ est assis dans la gloire de Dieu. Son coeur est en repos, et le nôtre peut l'être aussi. S'il n'avait pas donné à nos coeurs le droit d'être dans le repos, son propre coeur ne lui aurait pas permis de s'asseoir là-haut.

Et «maintenant il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Comment pourrait-il y en avoir pour ceux qui sont «rendus agréables dans le Bien-aimé?» Seulement, rappelons-nous qu'il n'est pas question ici de la colère de Dieu, de condamnation dans ce sens, mais d'un corps de mort dont on gémit d'être délivré. Personnellement accepté et délivré de la crainte de la colère à venir, celui dont il est question, est encore, quant à la sainteté pratique, un homme dans la chair. Il est une personne dont le caractère est mélangé de bien et de mal, et qui doit maîtriser ou extirper le mal et développer le bien. Et c'est là la seule manière dont nous puissions naturellement comprendre la chose. Mais l'expérience pratique, comme nous l'avons vu, est bien loin d'encourager à le tenter. Le «corps de mort» est absolument impropre à ce genre d'amélioration, et désespérant d'elle-même pour produire le bon état après lequel elle soupire, l'âme tourne ses regards vers son représentant dans le ciel; et là se trouve le remède.

En matière de sainteté, nous devons accepter Christ aussi franchement pour ce qu'il est, — le vrai nous-mêmes, — que nous l'avions accepté auparavant pour justice. Pour celui qui, de l'entendement servait la loi de Dieu, mais de sa chair, pratiquement, la loi de péché, la parole de délivrance est: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». «Etre en Christ!» L'oeil de Dieu peut-il trouver une tache en lui? En Christ, y a-t-il la chair, ou le corps de mort? Y a-t-il rien à améliorer, à corriger ou à changer? Non; et le chrétien est *en Christ*. C'est là que les chaînes tombent. Il y a beaucoup plus, mais cela d'abord. Il est délivré; il est libre.

Comprenons bien la chose. *Ce que nous venons de dire n'est pas encore la marche.* C'en est le principe, la clef, et aussi la puissance, quand l'Esprit de Dieu l'applique à l'âme. Nous avons à «marcher» comme Christ «a marché»; nous avons à marcher «en Christ», et «la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus», nous affranchit de «la loi du péché et de la mort». Ainsi nous restons encore et toujours sous la responsabilité d'une marche juste et sainte. Ce n'est pas que la marche de Christ soit substituée à la nôtre, ou que la sainteté de Christ nous soit imputée; ce n'est rien de semblable. Il n'est pas encore question de savoir comment marcher, mais de ce que je *suis*, question qui, résolue selon Dieu, arrête nécessairement l'effort que je ferais pour *être* ce que nul effort venant de moi ne peut me faire être, et ce que, béni soit Dieu, sa grâce infinie m'a déjà fait être.

«Comme Christ est», nous sommes, nous aussi, dans ce monde, et cela, «afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement» (1 Jean 4: 17). Est-ce que tous nos efforts pourraient nous rendre «comme Christ est?» Evidemment non. Et cependant c'est l'unique mesure que Dieu place devant nous. Rien d'autre ne saurait être la perfection, et ce n'est que dans la perfection que nous pouvons trouver le repos. Jusque-là ceux que l'on nomme «perfectionnistes» ont raison. Mais leur tort est de chercher la perfection dans la chair, en eux-mêmes comme hommes dans le monde, et c'est ainsi qu'ils manquent à y atteindre. Et pour se persuader qu'ils l'ont atteint, ils sont obligés d'en abaisser la mesure pour l'accommoder au fait réel de leur imperfection. Tant il est vrai que, «si nous disons que

nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes». La séduction ne serait pas possible, si Christ était la mesure et la pierre de touche de ce qui est parfait. Quelqu'un oserait-il affirmer être (autrement qu'*en Christ*) *ce que Christ est*? Oserait-il même affirmer que, durant un seul jour de sa vie sur la terre, il a marché comme Christ *a marché*? Laissons donc de côté la folle pensée de la perfection dans la chair, car Christ est la mesure de Dieu pour le chrétien, et il ne veut pas l'abaisser.

Mais si Dieu ne peut pas accepter l'imperfection, et si je ne puis lui apporter la perfection, que faire? Je dois accepter la perfection à laquelle Dieu a pourvu, et trouver en Christ pour moi ce qui n'a pas besoin d'être corrigé ni amélioré, là où il n'y a pas de corps de mort pour me troubler ni m'opprimer, et où je suis occupé de ce qui n'est ni légalisme ni pharisaïsme. «Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». L'oeil de Dieu ne peut trouver ni tache ni défaut; mais sa faveur, meilleure que la vie, semblable aux rayons fertilisants du soleil, repose sur l'âme qui, s'en abreuvant, la réfléchit vers lui, et trouve en lui un trésor de satisfaction et de joie.

J'ai maintenant à marcher selon ce que je suis. Je n'ai pas à marcher pour être ce que je ne suis pas. J'ai à «marcher en Christ», et à «demeurer en lui», afin que je puisse marcher en lui. Comment me serait-il possible de marcher en lui, à moins d'avoir la conscience que je suis «en lui?» Mais être là, c'est être affranchi, car là il n'y a point de corps de péché ou de mort: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort; car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous, qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit».

J'ai donc le privilège de me détourner de ce que je trouve en moi-même comme homme ici-bas, parce que dans la mort de Christ sur la croix, mort dans laquelle je suis mort avec lui, «le péché dans la chair» a été condamné: c'est une question pleinement réglée. La condamnation du péché par Dieu, laquelle je regardais comme étant nécessairement exprimée par son désaccord avec moi, — perte de communion et séparation, — cette condamnation, dis-je, a déjà trouvé sa pleine expression, là où, pour le péché (mais pour moi), le Fils de Dieu est mort. Pour la foi, non comme expérience, je suis aussi mort au péché, parce que Christ «est mort une fois pour toutes au péché». Je me *tiens* moi-même (non pas je me sens ou je me trouve) pour mort au péché et pour vivant à Dieu *dans le Christ Jésus* (Romains 6: 11).

Pour autant donc qu'il s'agit de ce que je suis, tout effort, toute *nécessité* de faire effort, a pris fin. Je n'ai plus de «moi» à élever et dont j'aie à faire quelque chose au point de vue religieux. Dans «l'homme en Christ», comme tel, le péché et la chair n'existent pas même. Il y a plus: dans un vrai sens, «moi» je n'existe pas. «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 21), ou, comme l'on pourrait traduire, «je vis, non plus moi». Ce «je... non plus moi» est le mystère et la puissance du christianisme pratique.

«Je vis», parce que naturellement la personne, l'individu reste le même. Il n'y a rien là du mysticisme platonique, ni de l'absorption panthéistique dans l'océan de l'Être. La joie qui remplit mon cœur, la lumière répandue sur ma vie, sont *miennes*, pleinement et entièrement miennes. Oui, je vis désormais d'une vie véritable et éternelle, digne d'être appelée une *vie*. Je possède, pour la première fois, comme l'apôtre la nomme, «ce qui est vraiment la vie» (1 Timothée 6: 19)

Mais «je vis, *non plus moi*», parce que, par la foi, j'ai saisi le fait béni de la mort de Christ pour moi sur la croix, de la vie de Christ pour moi dans le ciel. Je suis entré dans l'infinie bénédiction des pensées et de l'oeuvre de Dieu à mon égard. Celui que Dieu a accepté pour moi et comme moi, j'ai appris à l'accepter de la même manière, pour moi et comme moi-même. Comme la vie qu'il m'a donnée est la même vie que la sienne, et a en lui sa source et son origine, une «vie cachée avec Christ en Dieu», ainsi «Christ vit en moi» ici-bas. J'ai, par la foi, réalisé l'identification avec lui, comme étant sien, — une partie de lui-même.

Sa paix, sa joie sont miennes. Sa vie et son Esprit sont miens. Ce qu'il a en vue, ses intérêts, sont miens. L'amour de son Père est mien. Son rejet actuel et sa gloire future sont aussi miens. Et tout cela m'appartient dans la puissance d'un amour qui, quoiqu'il ait pu lui en coûter personnellement, m'a complètement affranchi de tout ce que moi seul je méritais ou de ce qui avait un droit sur moi.

Quelle délivrance! Je suis retiré hors de toute la scène à laquelle j'appartenais, et à laquelle étaient attachés mes intérêts, mes droits, mes soucis, mes douleurs et mes tentations, et en ayant été retiré pour être à Christ, le lien qui m'y rattachait étant délié et jeté loin pour toujours, je suis envoyé sur cette scène dans un but béni; c'est, comme lui appartenant, de *le représenter* ici-bas. «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde» (Jean 17: 18). Et de même que les oeuvres qu'il accomplissait, il les faisait «au nom de son Père» (Jean 10: 25), les oeuvres que nous faisons doivent être faites en *son* nom: «Quoique vous fassiez, par paroles ou par oeuvres, faites tout au nom du Seigneur Jésus» (Colossiens 3: 17).

Mais nous devons examiner cela de plus près et voir quels en sont les résultats pratiques.

5.— La puissance

J'ai maintenant du repos pour mon cœur. Je ne suis plus occupé à cette oeuvre impossible d'essayer d'être ce que je ne suis pas: Je *suis* tout ce que je désire d'être. Mais remarquons bien que le sentiment et l'expérience ne me présentent pas du tout à moi-même, mon véritable moi. Ma vie est dans le Christ Jésus. *Je suis* en lui. Et cela, la foi seule le reconnaît; c'est elle aussi qui reconnaît, que c'est dans la croix de Christ que mon vieux «moi» a été jugé et mis de côté pour Dieu. Mon «vieux homme» a été crucifié avec Christ; le «nouvel homme», c'est uniquement l'homme en Christ.

Là un soleil perpétuel brille sur mon âme. Dieu est pour moi, il est avec moi — et c'est pour toujours. Il n'y a aucun nuage entre lui et les siens; la face du Père n'est jamais voilée. *Moi je puis me détourner, cela est vrai, je puis l'oublier, mais je n'ai qu'à retourner vers lui, à le contempler de nouveau, et je trouve sa face glorieuse brillant sans voile sur moi dans son Bien-aimé; je suis bienvenu en sa présence; là, je suis chez moi.*

Et remarquez-le: voici les deux choses que je trouve en Celui qui, ayant occupé la dernière place sur la terre, occupe maintenant la plus haute dans le ciel. En lui, je trouve ce que je suis pour Dieu et je suis amené à Dieu. En lui aussi, je trouve «l'image de Dieu» et «la gloire de Dieu». Il est homme pour Dieu, ce précieux Seigneur, je le sais. Et, en même temps, il est d'une manière aussi évidente et aussi complète, Dieu pour l'homme. Dans sa personne adorable, ces gloires se rencontrent. Celui qui est Dieu avec Dieu, est homme avec l'homme. Et, par conséquent aussi, il est homme avec Dieu, et Dieu avec l'homme.

Dans quelle ferme et puissante étreinte je me trouve embrassé, droit au coeur de Dieu lui-même, quand je discerne ma place en Celui qui en même temps est fils de l'homme et Fils de Dieu, en même temps le premier-né entre plusieurs frères et le Fils unique.

C'est la grâce, et la grâce seule, qui m'a mis en cette place; la grâce, tout à fait, absolument souveraine, voulant se manifester comme telle, pour montrer dans les âges à venir, quelles en sont les immenses richesses. Qu'auraient pu faire en cela tous mes efforts? quel de mes manquements pourrait anéantir ce que la grâce a accompli? Cependant, béni soit Dieu, c'est là aussi sa puissance pour moi afin que je puisse ne *pas* tomber: «Le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce».

«La joie de l'Eternel est votre force». Combien peu la tentation a d'effet sur une âme heureuse en Christ! combien elle se laissera peu ébranler! Une âme, dont la joie est obscurcie, sera au contraire accessible aux influences de mille sortes qui ne sont pas de Dieu. Voilà pourquoi l'apôtre disait et répétait à ses bien-aimés Philippiciens: «Réjouissez-vous dans le Seigneur».

Voilà donc pour moi le premier élément de la puissance. En ce sens, le bonheur, *s'il est réel*, est en effet la sainteté; la joie en Christ est le dévouement; être occupé de Christ est nécessairement impliqué dans la joie, et l'éclat de cette joie répandue ainsi dans mon coeur, se manifeste naturellement aussi dans ma vie. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit» (2 Corinthiens 3: 18). «Car c'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendît, qui a relui dans nos coeurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ» (2 Corinthiens 4: 6).

Occupés ainsi de ce glorieux objet, nous sommes transformés par lui; nous recevons la lumière et nous la réfléchissons. De là un autre caractère d'une vie de puissance, c'est qu'elle est une vie de *dépendance*; nous ne répandons que ce que nous avons reçu et seulement autant que nous avons reçu. Et c'est aussi assurément ce qu'implique «demeurer en Christ». «Le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il

ne demeure dans le cep, de même vous non plus,» dit le Seigneur, «vous ne le pouvez pas, à moins que vous ne demeuriez en moi. Moi, je suis le cep, vous les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit; car séparés de moi, vous ne pouvez rien faire» (Jean 15: 4, 5). L'union entre le sarment et le cep doit être maintenue, sans cela la sève ne peut pas circuler; c'est seulement en tant que nous demeurons en lui, que lui, comme la sève vivifiante, il demeure en nous. Ou encore, comme le Seigneur le disait à la fête des Tabernacles: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre» (Jean 7: 37, 38).

Ce fleuve qui coule, la joie et la gloire qui sont réfléchies, le fruit qui est porté, tout cela n'est point le résultat d'efforts. Il faut que nous demeurions en lui, et lui assurément demeurera en nous. Il nous faut être exposés au soleil pour le réfléchir. Nous devons aller boire à cette source qui ne s'épuise point, afin que les eaux de la vie coulent de nous. L'eau s'écoule nécessairement si le vase qui la reçoit a moins de capacité que le réservoir d'où elle se déverse; mais, faites bien attention que le vase lui-même *doit d'abord être rempli*. Hélas! l'effort pour vivre et marcher justement manque si communément son effet, parce que c'est l'effort fait pour pomper de l'eau hors d'un vase qui n'en contient que peu. C'est un effort qui (s'il réussit) ne fait *que vider le vase*, tandis que la voie de Dieu c'est que le vase verse par-dessus ses bords, *en étant toujours rempli*. Et ainsi ce n'est pas dans une pauvre mesure que l'eau coule, mais quand une fois le vase lui-même est plein, toute la puissance de la source elle-même en sort, comme le Seigneur le dit: «Des *fleuves* d'eau vive couleront».

Pour cela donc, il faut la dépendance; une dépendance toujours consciente de ce que nous avons été faits et destinés à être. De cette manière, comme Christ est continuellement la puissance pour nous, cette puissance étant constamment versée en nous, elle est le témoin constant d'un amour tout-puissant, qui nous porte, nous et tous nos fardeaux. Et ainsi, nous n'avons pas à mesurer notre force pour le mauvais jour, car ce n'est pas *notre force*. Il nous affirme ceci: «Ta force durera autant que tes jours» (Deutéronome 33: 25). C'est là sa promesse à Aser, — l'heureux (*), — et heureux en effet celui qui la réalise. Ainsi, comme le dit l'apôtre, ce que nous avons besoin de connaître, c'est notre faiblesse: «Quand je suis faible, alors je suis fort». «*Sa* puissance s'accomplit dans l'infirmité». Et alors ce n'est pas seulement que je reçois ce qui est suffisant, mais c'est «*sa grâce*» qui «*me suffit*». De même qu'il en était pour Israël dans le désert, chaque jour est une nouvelle réalisation d'un amour, dont la fraîcheur et la vérité sont sans cesse les mêmes, et qui est aussi plein de puissance dans les plus grandes comme dans les plus petites difficultés.

(*) Aser veut dire heureux.

C'est ainsi qu'il est beau de voir dans le huitième chapitre de l'épître aux Romains, au lieu de la lutte sans résultat du «moi» avec lui-même, la loi de *l'Esprit*, m'affranchissant de «la loi du péché et de la mort». Et ainsi à partir de là, à travers tout le chapitre, ce qui s'oppose à la chair, au péché qui habite en elle, ce n'est pas un «moi» bon, pieux, voulant

le bien, mais «l'Esprit», l'Esprit de Dieu, qui est venu faire son habitation en moi. La puissance qui agit en nous est donc une puissance divine et non pas moi-même, bien qu'elle soit avec moi et en moi; c'est une puissance sur laquelle je puis m'appuyer avec confiance, sans regarder à moi, ni me confier en moi-même.

Et celui qui est venu, prenant les choses de Christ et les montrant à mon âme, ne vient pas me remplir de mon propre éclat, ou me réjouir de ma propre beauté, ni pour placer un autre objet devant moi, en dehors de Christ en qui je vis. Tout ce qui serait une simple distraction, «un gain pour moi», dans ce sens, est seulement une perte. Il ne voudrait pas être pour moi moins que «tout». Il est vrai que l'Esprit de Dieu peut aussi avoir à prendre, hélas! dans ma marche et mes voies, des choses dans lesquelles il me montre que je n'ai *pas* marché en harmonie avec ce que je suis; que je n'ai *pas* marché comme Christ a marché. Mais même alors, ce n'est pas pour m'occuper de moi-même, mais pour me montrer ce qui résulte du fait d'avoir oublié que j'ai à me tenir pour «mort au péché et vivant à Dieu dans le Christ Jésus». Ayant appris et reconnu ce qui est advenu de ce que mon regard s'est détourné de Christ, ma *ressource* est sa grâce qui apporte le bassin et le linge pour me purifier de la souillure que j'ai contractée. «Si je ne te lave», dit-il, «tu n'auras point de part avec moi». Pour cela même, je suis son débiteur, et pour cela aussi, je lui suis associé.

C'est là toujours le secret d'une marche de foi, car lui et lui seul, est l'objet de la foi; elle n'en connaît point d'autre. Dois-je avoir foi en moi-même? Dois-je avoir moi-même pour objet? Ainsi la croix de Christ est la mort du «moi», en son tombeau le moi est enseveli, afin qu'ayant enterré mon mort de devant mes yeux, je sois libre de m'occuper de Christ qui n'est pas mort, mais vivant, et en qui je vis.

C'est là la délivrance. Mais alors, lecteur chrétien, combien y en a-t-il d'entre nous qui la connaissent? Hélas! une volonté qui n'est pas brisée, la recherche de la propre satisfaction, la mondanité, attestent de tous côtés combien peu elle est connue. De toutes parts se manifeste un terrible manque de puissance. Sur combien d'enfants de Dieu le péché ne domine-t-il pas? Et la seule raison, pour laquelle un si grand nombre n'en ont pas même conscience, c'est que le «péché» est apprécié non d'après l'Écriture, mais d'après la mesure du monde. Quel droit avons-nous de mesurer la vraie vie chrétienne autrement que par les paroles de l'apôtre: «Je suis crucifié avec Christ; *et je ne vis plus, moi*, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi».

Bien-aimé lecteur, voici des paroles du même apôtre: «Tout ce qui n'est pas *sur le principe de la foi*, est PECHÉ».

Toutes nos paroles sont bien faibles; mais que Dieu donne puissance au moins à *sa propre parole*.